

Nous, enfants de Paris, cousins des Grecs d'Athènes, Nous railons et frappons. Nous avons dans les veines Non du sang de fellahs ni du sang d'esclavons, Mais un bon sang gaulois et français. Nous avons Pour pères les grognards et les Francs pour ancêtres. Retenez bien ceci que nous sommes les maîtres. La liberté jamais en vain ne nous parla. Souvenez-vous aussi que nos mains que voilà, Ayant brisé des rois, peuvent briser des cuistres. Bien. Faites-vous préfets, ambassadeurs, ministres, Et dites-vous les uns aux autres grand merci. O faquins, gorgez-vous. Navez d'autre souci, Dans ces royaux logis dont vous faites vos antres, Que d'aplatir vos cœurs et d'arrondir vos ventres, Emplissez-vous d'orgueil, de vanité, d'argent, Bien. Allez. Nous aurons un mépris indulgent, Nous nous détournerons et vous laisserons faire; Rois, larrons! vous avez des poches assez grandes Pour y mettre tout l'or du pays, les offrandes Des pauvres, le budget, tous nos millions, mais Pour y mettre nos droits et notre honneur, jamais! Jamais vous n'y mettez la grande République. D'un côté tout un peuple, et de l'autre une clique!...

Le souverain, c'est nous; nous voulons, tous ensemble, Régner comme il nous plaît, choisir qui bon nous semble, Nommer qui nous convient dans notre bulletin.

Gare à ceux d'entre vous qui fausseraient le vote! Nous leur ferions danser une telle gavotte, Avec des violons si bien faits tout exprès, Qu'ils en seraient encor pâles dix ans après!

UN SOLITAIRE.

REVUE ÉTRANGÈRE.

FRANCE.

Des discussions émouvantes ont eu lieu dans l'Assemblée nationale, la semaine dernière. Il s'agissait des fraudes commises pendant la guerre par les pourvoyeurs de l'armée. Comme dans toutes les grandes questions qui s'élèvent en France, il s'est trouvé quelqu'un dont la parole a été un événement, un triomphe. C'est le duc d'Audiffret-Pasquier qui a fait l'histoire des fautes et des fraudes qui ont été cause des désastres de la France dans un discours qui restera. Il a montré comment ces nombreux bataillons et tout ce matériel de guerre pour lequel des millions avaient été payés, pendant des années, n'existaient que sur le papier.

La péroraison de son discours donnera une idée de cette éloquence vigoureuse et de l'effet qu'elle a produit.

Quand nous voyons defiler devant nous ce triste cortège de négociants sans probité, sans cœur, qui n'ont vu dans les malheurs du pays qu'une occasion de s'enrichir, nous nous demandons : Qui est-ce qui a fait l'éducation de ces gens-là ? ... (C'est cela.—Très bien!)

Quand nous voyons des paysans ignorer que l'on ne va pas porter de préférence sa denture à l'envahisseur, nous nous demandons : Qui est-ce qui a fait l'éducation de ces gens-là ? Qu'ont-ils donc au cœur ? (Très bien! très bien!)

Et quand, à côté de cela, nous voyons le spectacle que nous donne notre armée, reconstituée aujourd'hui, quand nous la voyons, silencieuse et laborieuse, en dehors de toutes les passions politiques, que nous nous souvenons que c'est elle qui nous a sauvés en 1848, que c'est elle qui nous a sauvés en 1871, que c'est elle qui est prête encore à nous sauver de nos discordes et de nos folies, s'il le fallait, nous nous demandons si ce n'est pas là l'école où il faut envoyer ceux qui paraissent l'avoir oublié, apprendre comment on sert et comment on aime son pays. (Très bien! très bien!—Bravos!)

Que tous nos enfants y aillent donc... (Acclamations et applaudissements répétés,) et que le service obligatoire... (Nouveaux bravos) soit la grande école des générations futures! (Très bien! très bien!—Vifs applaudissements.)

M. Farcy.—Oui, le service obligatoire sans aucune exception!

M. le duc d'Audiffret-Pasquier.—Pour nous, messieurs, nous n'avons pas la prétention de résoudre ces problèmes, notre ambition est plus modeste. Votre commission des marchés n'a voulu qu'une chose, apporter sa pierre à cette édifice que nous cherchons tous à construire: la réorganisation morale et matérielle de notre pays. (Très bien! très bien!—Acclamations enthousiastes et applaudissements redoublés dans toutes les parties de la salle.)

Toutes ces interrogations, si saisissantes, si précises, lancées par Audiffret-Pasquier, produisent un immense effet sur l'auditoire. On se lève, on applaudit; un frison patriotique court dans l'assemblée. Nous voici enfin, tout n'est pas perdu! vous voici en présence d'une assemblée française!

Lorsque l'orateur descend de la tribune, son triomphe est complet. C'est le triomphe du patriotisme et du bon sens. Il a formulé un vœu avant de terminer, il a souhaité de voir bientôt toute la nation en armes; et, à ce vœu, il n'y a plus de partis, ni républicains, ni monarchistes, il n'y a plus que des Français, acclamant par trois salves de bravos l'orateur qui vient d'exprimer la pensée commune. Jamais nous n'avons vu pareille unanimité de sentiment; c'était une explosion de patriotisme aussi dramatique que touchante.

La séance est interrompue pendant une demi-heure. Deux cents députés, de la gauche et de la droite, défilent devant le banc de l'orateur en lui serrant la main; c'est à qui arrivera le premier.

Le 21, M. Rouher avait pris la parole et essayé de défendre l'empire dans un discours de 3 heures. Le 22, le duc d'Audiffret-Pasquier a fait une réponse sévère à M. Rouher.

Il a vigoureusement flétri Napoléon, et sommé l'empire de "rendre à la France ses légions, ses provinces et sa gloire."

Les membres de l'Assemblée et la foule qui remplissait les galeries étaient en proie à une grande émotion, et des explosions d'applaudissements passionnés ont souvent interrompu l'orateur.

M. Rouher a fait une réplique de 2 heures, qu'on n'a écouté

qu'avec impatience, et qui n'était nullement à la hauteur de la situation.

M. Gambetta a ensuite pris la parole et s'est livré à une attaque à fond de train contre l'empire. Les auditeurs sont restés fort calmes pendant ce troisième discours, et bien qu'ils l'aient écouté avec un profond intérêt, ils n'ont applaudi que rarement.

La presse parisienne en général exprime l'opinion que ces débats infligent un coup inattendu aux espérances des bonapartistes. Le *Journal des Débats* va jusqu'à dire que c'est le Sénat parlementaire de l'empire.

Le *Gaulois* publie une lettre de Napoléon adressée aux généraux et aux commandants de l'armée française dans laquelle il assume la responsabilité de la capitulation de Sédan. Il dit qu'il a obéi, "le cœur brisé, mais la conscience tranquille, à une inexorable nécessité," et qu'il ne voulait pas immoler inutilement une armée de 60,000 hommes qui, après avoir combattu avec héroïsme contre des forces supérieures en nombre, se trouvait dans une condition désespérée.

La santé de M. Thiers n'est pas très bonne, cela inquiète les amis de l'ordre et déjà on fait de nombreuses conjectures sur ce qui arriverait dans le cas où le président de la république manquerait tout-à-coup. On dit bien des choses: que le conseil municipal de Paris, soutenu par le parti républicain, chercherait à s'emparer du pouvoir; que la majorité de l'Assemblée nationale nommerait un dictateur. Mais que feraient dans ce cas les monarchistes et les bonapartistes? Et les Prussiens! ne reviendraient-ils pas en France? Pour nous, notre théorie est toujours que Napoléon reviendra, à la faveur du trouble, pour s'en retourner bientôt ou mourir sous les balles françaises, et que la France brisée, désespérée, se jetterait dans les bras du comte de Chambord. Orléanistes, républicains et bonapartistes auront si peu donné le bonheur à la France, qu'on remontera naturellement au sommet de la monarchie; on voudra avoir un honnête homme à la tête de la France. Or, le comte de Chambord est l'honnêteté, le patriotisme et la grandeur d'âme personnifiés. Non-seulement il vaut mieux que les Bonaparte et les Orléans, mais il vaut mieux aussi que les anciens rois de sa famille, dont plusieurs étaient fort méprisables et peu dignes de gouverner une nation comme la France.

ITALIE.

Rome.—Le Pape a dit, il y a quelques jours :

Les impies ne veulent pas croire aux mystères, mais seulement à ce qui s'explique par la raison humaine. Fous qu'ils sont! D'où vient le pain qui nous soutient et les nourrit eux-mêmes? De la farine, n'est-ce pas? Mais la farine? De l'épi que soutient une tige grêle. Et cette tige? D'un grain qui, jeté en terre, a germé. Or, qui saurait dire comment le grain peut jeter des racines et fructifier? Personne! Eux appellent cela un *mystère de la nature*, et ils y croient; ils croient également à d'autres de ce genre, tandis qu'ils refusent d'admettre les mystères de la foi.

ÉTATS-UNIS.

Le Sénat a ratifié l'article supplémentaire du traité de Washington après une discussion de plusieurs jours.

Le général Sheridan adresse au département de la guerre un rapport officiel d'après lequel il appert que 2,000 Indiens sont réunis, à environ 120 milles du fort Berthold, avec l'intention de s'opposer à la construction du chemin de fer du Nord du Pacifique.

L. O. D.

M. GAMBETTA A L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

M. Gambetta ne possède pas, il paraît, la faculté de s'asseoir comme tout le monde: c'est sur le dos qu'il s'assoit, la tête renversée, les coudes en arrière, les cheveux au vent. Ce débaillement démocratique, auquel on a toujours quelque peine à se faire, et qui vous choque malgré vous, ne diminue pas son prestige auprès de ses amis qui y sont faits. Du banc où il s'étale et se couche ainsi avec ce sans-gêne incroyable, il commande à tous les siens, et tous obéissent; il étend les bras pour les inviter au silence, et tous gardent le silence. Quand l'émotion naît dans la salle, tous les regards des radicaux se dirigent sur lui, comme pour chercher le mot d'ordre, et suivant le regard que le dieu a lancé, l'extrême gauche rugit ou se contient.

Il n'y a pas un parti qui ait jamais donné l'exemple d'une discipline pareille, et rien n'est aussi curieux que de suivre, du haut des tribunes publiques, la tactique de M. Gambetta. Ses lieutenants, qui dans les moments de crise ne manquent jamais d'être à ses côtés, sont aussi forts curieux à observer. Hier, M. Gambetta avait à sa droite son fidèle Scheurer-Teschner, le patriotique accusateur du clergé d'Alsace. A sa gauche le docteur Testelin, derrière lui le vieux Gent, le proconsul marseillais; Naquet, le médecin communard, Laurier, Taxile De- lord étaient à aussi, puis, sur le flanc droit, comme pour défendre le bataillon sacré, l'impétueux Langlois, qui se tient ordinairement debout aux pieds de la tribune, et qui ne se résout à se tenir à sa place, je dirais presque à son poste, que quand l'intérêt du parti est en jeu et qu'une bataille va se livrer.

RÉAPPARITION DE M. ROUHER A LA TRIBUNE— SCÈNE ET PORTRAIT.

Au début de la séance du 9 mai, M. Rouher monte au bureau, et remet à M. Grévy un papier qui intrigue vivement la curiosité de ses collègues. Serait-ce une interpellation? Tout à coup, M. Grévy se lève tenant en main le fameux papier.

M. Rouher, commence-t-il, désire adresser une interpellation au ministre de la guerre...

Chut! chut! crie-t-on à gauche, écoutez! écoutez!

M. Grévy continue: "... sur les mesures qu'il a prises à raison des faits dénoncés par la commission des marchés."

Quelques membres à gauche trouvent la question plaisante et se mettent à rire.

M. le ministre de la guerre répond de sa place qu'il demande que l'interpellation soit fixée à quinze jours, car il a à vérifier des documents volumineux.

M. Rouher se lève pour parler de son banc. Mais la gauche veut voir à la tribune son redoutable adversaire; elle refuse de l'écouter et elle crie:

"A la tribune! à la tribune!"

M. Rouher ne se lève pas fait répéter, il y est. "Je ne conteste pas, dit-il, le droit du gouvernement de demander des délais. Je dois cependant faire observer que le rapport remonte au 14 septembre 1871. Il a reçu une consécration solennelle à la séance de samedi, à laquelle je n'ai pas eu l'honneur d'assister..."

Immédiatement la gauche s'exclame, quelques-uns s'écrient: "Pourquoi?"

M. Rouher. "Et j'ajoute que j'aurais voté avec l'Assemblée."

Cette fois, les interruptions se multiplient à gauche; c'est à qui fera sortir des profondeurs de sa poitrine les plus retentissantes: "Oh! oh!"

Mais à la droite on réclame le silence et l'orateur, laissant tranquillement s'exhaler les murmures, finit ainsi: "Ce rapport entraîne comme conséquence pour le gouvernement certaines mesures et il aurait pu les prendre depuis longtemps. Il paraît désirer que mon interpellation soit fixée à quinze jours; je ne m'y oppose pas, mais je me tiens à sa disposition pour plus tôt, si par hasard cela lui devient possible."

L'interpellation est donc provisoirement fixée à la quinzaine.

ERUPTIONS DU VESUVE.

Les journaux d'Europe contiennent des détails intéressants sur les éruptions du Vésuve. Les ravages ont été considérables et beaucoup de personnes ont été brûlées. La terre a été dévorée à une grande distance par la lave bouillante.

On lit dans la *Gazette de Naples*:

Le ciel et la mer reflètent d'une manière lugubre l'incandescence du Vésuve; le volcan, la mer et le ciel, confondus dans des nuages de fumée très noirs, présentent le spectacle d'une immense conflagration horrible, mais belle et sublime. Le bas peuple se plaît à orner de draperies la statue de saint Janvier, près du pont de la Maddalena. Une foule d'hommes, de femmes et d'enfants vont en procession, chantant des prières. Le vacarme et les mugissements du Vésuve sont effroyables. Des gens qui étaient sur le volcan, entourés par des laves incandescentes, ont été sauvés par des soldats qui ont jeté des ponts volants.

Saint Janvier est le patron de Naples et c'est à lui que la population attribue la conservation de cette ville. Dans la grande éruption qui eut lieu, il y a plusieurs années, on porta la statue du saint au pied de la montagne, et aussitôt, rapporte la chronique, la lave s'arrêta. On bâtit une chapelle dans cet endroit, et on y mit une statue qui représente saint Janvier, arrêtant de la main la lave du volcan.

La population Napolitaine se rappelle avec terreur que St. François de Paul prédit qu'un jour on dirait: *ici fut Naples*.

Un horrible assassinat, qui a mis en grand émoi les habitants du Vatican et les honnêtes habitants de Rome, a été commis il y a quelque temps, hors de la porte Cavalleggeri. Six gendarmes pontificaux et trois suisses, pouvant disposer de leur après-midi, étaient allés faire une promenade sur la route de Rome à Civita Vecchia. Pour passer plus agréablement leur temps, arrivés à une certaine distance, ils s'amuserent à un jeu fort semblable au jeu de bouchon. Ils entrèrent ensuite dans un cabaret appelé ici Osteria de Boccatanera. Ils y trouvèrent plusieurs gardes nationaux, armés de leurs fusils, et quelques bourgeois. Ceux-ci ayant reconnu les gendarmes du Pape, commencèrent à les insulter grossièrement et à vomir toutes sortes d'injures et d'infamies, non seulement contre les soldats du Saint-Père, mais contre la cour pontificale et le Saint-Père lui-même.

Ceux-ci ne s'émurent point, mais les gardes nationaux les attaquèrent aussitôt. Alors un des gendarmes saisit un des gardes nationaux par les épaules et avait presque réussi à le désarmer, quand un autre garde national lui enfonça sa baïonnette dans le côté droit. Il tomba aussitôt baigné dans son sang, le fer avait traversé les poumons et le cœur. Dans la bagarre, un gendarme reçut cinq blessures toutes graves, un autre trois blessures aussi graves; un quatrième ne reçut que quelques égratignures, mais sa veste est toute déchiquetée de coups de baïonnette. Après cet exploit, les gardes nationaux prirent la fuite.

Ce fait s'est passé vers les cinq heures de l'après-midi, c'est-à-dire en plein jour. Je vous laisse imaginer l'émoi qu'a produit cet infâme guet-apens. On a arrêté dans la nuit les gardes nationaux, auteurs du crime.

LE CORPS DE MUSIQUE DE LA CITÉ.

Nous lisons dans le *Daily News* d'Ogdensburg, N. Y.

Le corps de musique des chasseurs Canadiens, connu maintenant sous le nom de "Corps de musique de la Cité," a visité Ogdensburg dans de si nombreuses occasions, que nous sommes venus à le considérer comme une de nos institutions locales. Depuis une quinzaine d'années, il n'a pas manqué de nous rendre tous les ans une visite; son excellente musique, la complaisance avec laquelle il nous la fait entendre, lui ont attiré les sympathies de toutes les classes.

A l'occasion de la réception de l'évêque d'Ogdensburg, ces musiciens ont beaucoup contribué pour leur part à l'éclat de la procession. Ils avaient été engagés par la société française, grâce à l'influence de M. J. H. Normand, qui ouvre toujours généreusement sa bourse, lorsqu'il s'agit de faire venir ce corps de musique de Montréal, et qui n'est jamais si heureux que de marcher à sa tête.

GALERIE NATIONALE.

Pour faciliter l'écoulement de nos biographies nous avons résolu de déduire sur les prix mentionnés dans l'annonce, vingt-cinq pour cent sur la première série et quinze sur les autres.

Il est beaucoup question dans le comté de Mégantic de la candidature de M. Edouard Richard en remplacement de M. Irvine qui se présente, dit-on, à Québec.